



ASSOCIATION
LACANIENNE
INTERNATIONALE
ANTILLES

Groupe d'études « féminin, masculin »

Le samedi 16 Fév 2013

Chambéry, Guadeloupe, Martinique, via Skype.

Françoise Rey : Ce texte de Melman (*Leçon du 10 Déc 1992*, dans son Séminaire *La Linguistique, 1991-1993*, éd de l'ALI) m'a paru très intéressant, et permet de relier la question du féminin avec la question de la langue, et je trouve cela particulièrement passionnant. Il parle des journées qui se sont tenues à cette époque, en 1992 dans le Sud de la France. Melman revient sur ce qu'il a pu dire, dans un premier temps l'important pour lui c'est de venir signifier que quand on est du côté féminin, sur le plan phallique il y a quelque chose qui n'est pas là. Et « il n'y a pas de rapport sexuel » car chacun, qu'on soit homme ou femme, chacun parle d'une place qui n'est pas la même. Qui n'est pas la même, en rapport au phallus.

En particulier il dit « il n'y a pas de République des femmes », il n'y a pas au niveau du féminin quelque chose qui viendrait l'impliquer sur le plan phallique.

P.271 A propos de la parole féminine, je vais vous donner un exemple : Il y a des femmes qui ont des difficultés à pouvoir parler en public, et Lacan dit « quand on est côté femme, la femme est muette ». Et certaines femmes arrivent à poser leur voix face à un public, mais disent à propos de leur prise de parole : « c'était moi et ce n'était pas moi ». Je trouve que cela correspond tout à fait à ce que dit Melman là dans ce texte : Quand une femme prend la parole et qu'elle la tient, c'est comme un homme. Si une femme cherche à parler côté féminin, eh bien elle n'y arrive pas. La voix est phallique, alors quand elle prend la parole, dans ce temps là elle est comme le garçon.

P.268 Si on cherche à parler féminin, on est muet. Et Melman rajoute ceci, qui peut vraiment nous servir : la position hystérique ce serait pour une femme de faire valoir une parole qui serait du côté du pas-tout phallique, tantôt du côté d'une revendication phallique, et tantôt d'une tentative d'une position féminine.

De pouvoir dire les choses comme cela concernant la position féminine, c'est très important. Cela peut nous soulager du côté de la prise de parole. Si une femme cherche à parler du côté femme, elle n'y arrivera pas, elle sera muette. Et de parler comme le garçon cela ne l'empêche de garder pour elle quelque chose de sa position féminine.

Marie-José Emmanuel : Vous dites qu'elle essaie d'être du côté de la femme quand elle

parle, mais est-ce qu'elle a un pouvoir sur cette place-là ?

F. Rey : On pourrait être tenté de vouloir parler à partir d'une place féminine, combien de femmes ont tenté de le faire, les tentatives d'une écriture féminine aussi, par exemple Marguerite Duras aurait tenté de parler à partir d'une place féminine, mais ce n'est pas sûr que son écriture puisse être considérée féminine.

Philippe Berté : Françoise, une question par rapport à ce que Jean-Paul Hiltenbrand dit dans son séminaire de l'an dernier *Aliénation et désir de l'Autre* : Il fait une distinction entre l'objet voix, et la parole. Il rappelle que la voix féminine est différente de la voix masculine, ce qu'on reconnaît au téléphone ou ce qu'un enfant reconnaît très bien. Il me semble que la distinction voix/parole est importante.

F. Rey : Même si la sonorité, ou la modulation sont différentes, c'est la voix qui porte, la voix est phallique.

Isabelle Cellier : Ce que je trouve flou dans le texte, c'est que j'ai l'impression que Melman impute à la voix le fait que la parole ne peut pas être féminine ?

F. Rey : Nous sommes très tentés les unes et les autres de rechercher quelque chose qui serait proprement féminin, dans cet aller-retour entre le phallique et le pas-phallique, mais il n'y a pas quelque chose qui vienne nous marquer symboliquement. Melman en parle après des marques imaginaires et des marques symboliques. Imaginairement on peut être tout à fait marqué sur le plan phallique, mais sur le plan Symbolique c'est beaucoup plus compliqué.

Et la parole portée par la voix, elle serait marquée dans ce temps-là. Je le comprends comme cela. La parole n'est pas féminine, elle est marquée par le phallique.

J'ai trouvé cela cliniquement extrêmement juste.

Si vous cherchez à parler ou à écrire un texte strictement féminin, vous n'allez pas y arriver. Mais bien sûr dans la manière de dire les choses il y a quelque chose de féminin qui peut advenir.

Mais dans la possibilité de prendre la parole, c'est la même possibilité qu'on soit homme ou femme. Ce n'est pas toujours facile à admettre.

Isabelle Cellier : C'est-à-dire que si on veut savoir quelque chose du féminin il faudrait chercher autre chose qu'une marque ?

F. Rey : Oui. Chercher des marques c'est toujours de l'ordre du phallique.

Il y a quelque chose qui a dû vous choquer c'est la question de l'excision. Bien sûr on doit toujours être très respectueux de la culture de l'autre. Vue de notre culture l'excision fait horreur. En Egypte l'excision est une question importante, et un travail avait été fait avant la

Révolution pour empêcher cette pratique, et des mères s'étaient opposées à l'excision pour leurs filles. Car l'excision était une marque symbolique. Bien entendu quand les femmes passent dans notre culture, il y a des dénonciations quand des mères font exciser leurs petites filles. On est horrifié et il y a pour ces cultures à faire passer le message qu'il y a quelque chose qui ne va pas, mais il faut le faire passer d'une certaine manière puisque c'est culturellement une marque symbolique, donc cela demande un travail de fond.

C'est important la distinction entre une marque imaginaire __ qui phallicise une femme, mais est très fragile, très aléatoire __ , et puis les marques symboliques qui d'une culture à l'autre peuvent être considérées comme inadmissibles.

Marie-Line Louise-Julie : Je voudrais parler de quelque chose qui existait culturellement à la Martinique dans mon enfance et un peu plus tard : très tôt on percevait les oreilles des petites filles lorsqu'elles étaient bébés pour leur mettre des boucles d'oreilles, et concernant les garçons on leur laissait les cheveux longs jusqu'à l'âge d'entrer à l'école. Aujourd'hui cela disparaît. A part le vêtement c'étaient les boucles d'oreilles qui distinguaient les petites filles des petits garçons. Aujourd'hui cela n'est plus une nécessité.

M-J Emmanuel : Cela se fait toujours, mais il n'y a plus le discours derrière, le discours qui soutient ces habitudes.

M-L Louise-Julie : Oui le discours a changé.

F. Rey : C'est bien que vous évoquiez la question du discours, car on peut se demander si c'était une marque imaginaire ou une marque symbolique ? Cela existait aussi en France, les boucles d'oreilles pour les petites filles, mais cela se perd et devient une affaire plus individuelle finalement, que pris dans un discours. Ce que vous dites est tout à fait juste.

Isabelle Cellier : Si on revient à la parole, qu'est-ce qu'on pourrait identifier comme marque imaginaire, et comme marque symbolique, au niveau du timbre de voix ?

F. Rey : Les timbres de voix sont différents pour les femmes quand même. Il n'y a pas un timbre de voix qui va marquer que là on a La Femme.

Je trouve que cela facilite les choses, de ne pas toujours tenter de venir représenter La Femme.

Maria Briand-Monplaisir : Et puis Françoise représenter La Femme ce n'est pas possible. (F. Rey : Eh non!) Donc c'était très fatigant certainement.

F. Rey : Eh oui, voilà, moi je trouve aussi.

On peut être tenté, moi je suis toujours à la recherche d'auteurs féminins, et puis les questions des femmes dans le Monde m'intéressent particulièrement, mais je pense qu'il faut le faire dans cet sorte d'abandon de l'idée qu'il y aurait possibilité de nommer La Femme à un moment donné.

Maria Briand-Monplaisir : D'ailleurs il y a quelque chose que j'ai lu hier dans le texte d'une psychanalyste, elle parlait des généalogies bibliques en disant que c'était essentiellement des noms d'hommes, il n'y avait que quatre noms de femmes. Et cela me ramène à ce que tu dis.

F. Rey : Oui, ceci dit il y a une tentation, une tentative aussi que Melman a bien repérée, c'est ce qu'il appelle « le matriarcat », une transmission par les femmes, et par le maternel. Les femmes en tant que mères. Alors cela rejoint ma question de tout à l'heure : être Mère, est-ce une marque imaginaire, ou est-ce une marque symbolique ? C'est plutôt du côté de la marque symbolique.

Le fait que dans l'Autre il n'y ait pas le phallus __ nous revenons aux formules de la sexuation __, cela va amener une femme à chercher le phallus. Cela est très intéressant, et elle va le chercher de l'autre côté, donc côté homme, et cela peut être sous différentes formes, et dans un couple il y a cet appui phallique à cause de cela, pour une femme. Elle peut trouver aussi d'autres appuis phalliques bien sûr.

Dans ce texte de Melman, que dans l'Autre le phallus n'y soit pas pour une femme, qu'elle n'ait pas ce référent, il faut quand même qu'elle aille le chercher. Ce qui n'est pas mal !

Pour répondre à Nicole Ranély qui propose que la mère soit plutôt imaginaire __ Nicole a raison d'une certaine manière __, Melman dit : « par exemple pour le petit garçon, comme pour la petite fille, d'une certaine manière la Mère elle l'a et elle ne l'a pas », voilà imaginairement en tant que mère elle l'a, symboliquement elle ne l'a pas. Et pour un homme c'est cela qu'il va chercher à retrouver chez une femme, cette marque phallique qu'il a perçue chez la mère.

Maria Briand-Monplaisir : C'est un peu énigmatique.

F. Rey : Pour un homme imaginairement elle est phallique, mais en tant que femme elle ne l'a pas.

Maria Briand-Monplaisir : Ok

F. Rey : Alors le passage qui est spécifié avec la langue, et qui est tout à fait éclairant et assez formidable, p.275 : la question de la langue, d'une langue maternelle, celle de la maison, et celle apprise à l'école. Et Melman dit ça n'est pas la même langue, celle de la maison est marquée par le Réel du fonctionnement familial, à l'école ce n'est plus du tout la même langue, c'est la langue de la perfection, la langue sans trou dirait-on, la langue du surmoi, c'est une langue qui est phallique, qui phallicise. Voilà, Melman reprend son thème d'une marque phallique, tout au long du texte.

Et il va prendre comme exemple, qu'il va d'ailleurs faire intervenir dans les leçons suivantes : Cette femme italienne, qui a fait apprendre l'anglais à des enfants autistes. Elle a aidé ces enfants à récupérer quelque chose d'une marque phallique.

(plusieurs minutes de commentaire de F. Rey sur la langue sont inaudibles)

M-L Louise-Julie : Je vais essayer de reformuler ce que vous nous avez dit : est-ce que vous êtes entrain de nous dire que la langue française apprise à l'école fonctionne avec une marque et un référent phallique, et que si on apprend le français en oubliant la langue d'origine, il y aurait un pousse à la paranoïa ?

F. Rey : C'est assez bien résumé. C'est là où melman en est en 1992, je ne sais s'il parlerait ainsi maintenant, ou si vous, vous diriez pareil ?

M-L Louise-Julie : Cela me fait associer sur le fait qu'à l'école maintenant très tôt, on apprend aux enfants la langue anglaise par exemple. Alors qu'en même temps il y a la question de la langue créole qui n'est pas apprise puisqu'elle est sû, et en même temps il y a le français comme langue connue et qui est travaillée avec la notion de la faute, de la grammaire, etc. bien savoir dire et écrire, je me demande comment cela se passe alors pour une enfant, cela pousse à quoi ?

C'est-à-dire que la langue étrangère fera partie d'une langue phallique, puisqu'elle aura ces références orthographiques et grammaticales, et le créole sera plutôt étudié à l'université.

Marie-Berthe Emmanuel : Excuse-moi, mais depuis trois ans l'enseignement du créole est obligatoire dans le primaire.

F. Rey : A partir du moment où le créole devient une langue apprise, cela revient au même que pour nous, on parle français à la maison, et puis on l'apprend aussi à l'école, mais appris d'une autre manière, du côté de la perfection, du surmoi, etc.

Melman parlait de la langue à la maison, qui elle est trouée, trouée par l'histoire familiale, et celle de l'école qui elle n'est pas trouée, qui est du côté de la faute et qui n'est pas du côté de la subjectivité. Certes si la faute revient trop souvent, c'est le retour de la subjectivité, dans le rapport à la langue parlée à la maison.

Nous aussi l'anglais c'est la langue maternelle, on le fait apprendre aux tout-petits.

Marie-Berthe Emmanuel : Je voudrais ajouter qu'en 1992 au moment où Melman parle, le créole n'est pas encore officiellement rentré à l'école.

F. Rey : Oui.

M-L Louise-Julie : Par rapport à ce que dit Marie-Berthe, je me demande comment l'enfant pourra se situer par rapport au phallus, dans la mesure où les trois langues sont donc trois langues référentes, puisque chacune aura sa grammaire, et donc les enfants vont être face à leurs parents qui appartiennent à la génération qui n'a pas appris à étudier la langue créole.

F. Rey : L'enfant parle à partir de ce qu'il a trouvé, à partir de la langue de la famille, ensuite si le créole devient une langue apprise elle aura sa phallicité particulière. Et Melman dit que les personnes qui apprennent plusieurs langues ___ et je pense que c'est assez juste ___, eh bien il y en a une qui est plus phallique que les autres, il y en a une dominante.

M-J Emmanuel : Il y a par exemple un écrivain dont j'ai oublié le nom et qui dit qu'il a choisi la langue dans laquelle il écrit, que c'est la langue dans laquelle il se sent le plus fort, le plus vertical, etc. et ce que vous dites me fait penser à cela.

F. Rey : Tout à fait. Grâce à Melman on arrive à faire un certain nombre de repérages.

Isabelle Cellier : Cela m'évoque les analyses de Bourdieu dans *Ce que parler veut dire*, où en fait c'est une langue française face à une autre, en termes de niveaux socio-économique, etc.

F. Rey : Vous voulez dire que pour Bourdieu il y a une langue plus populaire, un français plus marqué par une appartenance sociale ... (I. Cellier : Oui) Tiens, les jeunes des banlieues quand ils essayent de se présenter pour un travail, eh bien cela ne marche absolument pas, et il y a tout une « formation » préalable qui doit être faite dans les banlieues par des associations par exemple, pour les aider à parler le français un peu plus « convenablement » j'allais dire, avant qu'ils ne puissent se présenter à un travail.

Isabelle Cellier : Les jeunes de banlieues sont souvent issus de l'immigration, et dans l'analyse de Bourdieu il y a une classe sociale française en face d'une autre.

F. Rey : En tout cas ce parler banlieue n'a pas de marque phallique au regard de l'autre, quand on a à se présenter à un travail. Car c'est tout de même une marque entre eux, ils se reconnaissent, c'est phallique entre eux, mais pas au regard de l'autre.

Nicole Ranély dit qu'ils se démarquent aussi de leurs familles par leurs manières de parler, etc.

P. Berté : Quand des femmes papotent entre elles, les causeuses de Camille Claudel, est-ce que c'est phallique ?

F. Rey : Comme dit Nicole si elles parlent chiffons, c'est phallique. Le fait de parler c'est phallique.

M-J Emmanuel : Pour parler féminin il faudrait se taire ! « *Sois belle et tais-toi !* »

F. Rey : « *Votre fille est muette* », en tant que fille elle est muette. Ce n'est pas qu'on soit réduit à ne pas parler.

Les participants conviennent de reprendre, de réétudier ce texte de Melman, pour la fois prochaine : le **Samedi 16 Mars**.